

Je fais partie du groupe considérable de citoyens de ce pays qui sont persuadés—et cette conviction est tout à fait réfléchie—que la guerre est l'inévitable aboutissement du présent régime économique et international avec ses injustices, son exploitation et ses privilèges de classes. J'estime que le petit peuple du pays ne retirerait rien de la destruction du petit peuple d'un autre pays. Défenseur du petit peuple depuis bon nombre d'années, je ne saurais personnellement approuver aucune mesure visant à nous entraîner dans une autre guerre. L'on pourra prétendre que ceux qui refusent de s'enrôler sont des lâches. J'ai beaucoup de respect pour l'homme qui, animé d'une conviction sincère, est prêt à sacrifier sa vie s'il le faut pour une cause qu'il croit juste, mais j'ai autant de respect pour celui qui refuse de s'enrôler et d'aller tuer ses semblables et, dans les conditions modernes, d'aller tuer des femmes et des enfants, comme on doit le faire sur chaque front. Voilà des faits que l'on devrait envisager.

Le nationalisme, tel que nous l'avons connu dans le passé, est devenu impossible. Bien qu'il nous ait été facile dans le passé de nous entourer de hautes murailles et de proclamer que nous ne laisserions passer personne, ces frontières étroites d'autrefois sont disparues pour toujours, traversées qu'elles sont par les communications, le commerce, les messages télégraphiques et les avions; car il n'existe pas encore de frontières aériennes. L'ancien nationalisme est une chose impossible, et notre malheur consiste en ce que nous n'avons pas encore réussi à nous élever au rang d'internationalistes. Nous n'avons pas encore réussi à occuper ce rang et nous ne saurions le faire tant que nous maintiendrons nos étroites frontières nationales. Il est malheureux que la société des nations ait été jetée par-dessus bord, mais une nouvelle et meilleure société demeure l'unique espoir de salut du genre humain. Nous ferions mieux de le reconnaître avant de sacrifier plusieurs millions additionnels de nos gens. L'ancienne souveraineté nationale dont nous nous enorgueillions est une chose du passé—l'idée que chaque nation est libre d'agir à sa guise. Voilà tout simplement à quoi se résume la souveraineté nationale. Un automobiliste voyageant à travers une ville pourrait adopter la même attitude: "Cette voiture m'appartient et j'ai le droit de la conduire comme je l'entends; je puis avancer ou tourner à droite ou à gauche, comme il me plaira". Nous savons tous qu'il est impossible de se conduire de cette façon dans une ville moderne où la circulation est intense. Or, le monde est actuellement une communauté congestionnée et nous sommes tous plus ou moins enclins à l'individualisme.

[M. Woodsworth.]

Je me souviens d'avoir adopté pour devise, au cours de la dernière guerre, la formule suivante:

Au siècle dernier les peuples étaient voisins, au cours de celui-ci ils devraient être frères.

Plus j'ai étudié l'histoire et l'économie, plus j'en suis venu à la conclusion que cela est essentiellement vrai: il faut choisir entre cela et le déluge.

Je tiens à aborder maintenant un autre aspect de la question, et je me crois justifiable de le faire, étant donné que le premier ministre y a fait allusion le premier; il s'agit de la religion. Il voudrait, dans cette question, faire appel à la religion. Or mes idées sur la guerre me firent abandonner le ministère au cours du dernier conflit, et je ne fais partie aujourd'hui d'aucune secte religieuse. Je crains que mes croyances dans ce domaine ne soient plutôt vagues. Mais je me hasarde à affirmer, même au sein de cette assemblée, que je crois encore à certains principes fondamentaux des enseignements de Jésus et des autres grands maîtres qui se sont succédé au cours des siècles. Pour moi, de même que pour un nombre toujours grandissant de membres des sectes religieuses, hommes et femmes,—et il y en a toujours eu, tant dans l'Eglise catholique que dans l'Eglise protestante,—la guerre est la négation absolue de tout ce qui est chrétien. Je sais qu'à l'instar d'un grand nombre, le premier ministre revient toujours à l'idée du "chien enragé" et il a déclaré qu'en dernier ressort, il faudrait avoir recours aux armes. Il faut beaucoup de courage pour se fier à la force morale. Il fut un temps où les gens croyaient en un genre de force plus élevé que la force brutale. Oui, si je puis citer ce qu'a déclaré aujourd'hui le premier ministre lui-même, en dépit des tyrans, de tyrans aussi vils qu'Hitler à l'heure actuelle, en dépit des bellicistes—et il y en a dans tous les pays, ainsi que nous le rappelle Lowelle dans ces vers:

Truth forever on the scaffold, wrong forever
on the throne,—
Yet that scaffold sways the future, and,
behind the dim unknown,
Standeth God within the shadow, keeping
watch above his own.

C'est ce que les Pères de l'Eglise appelaient la foi. Il faut énormément de courage pour s'en tenir à nos convictions et la paix exige beaucoup de courage et d'esprit de sacrifice. J'admire le courage qui, chez les peuples pacifiques, anime ceux qui vont au front. J'envie presque au ministère de la guerre les sommes énormes dont il dispose pendant les hostilités. Pourquoi ces sommes ne sont-elles pas disponibles en temps de paix?

M. LANDERYOU: D'où l'argent vient-il?